



Le temps des épées

Emmanuelle Pirotte



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Le temps des épées

Emmanuelle Pirotte



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

« Le bateau-tombe d'une mystérieuse prêtresse viking retrouvé sur une île écossaise »

En avril 2021, l'archéologue Benedict Breskins, et son équipe de l'Université de Glasgow, mettaient au jour un bateau-tombe viking sur Ulva, une île au large de Mull, dans les Hébrides intérieures. Sous un tertre de 30 mètres de diamètre, une embarcation de 12 mètres de long a été enterrée vers l'an 800 de notre ère. Il s'agit d'un navire constitué de planches clouées en chêne, qui pouvait contenir environ 15 à 20 rameurs. Au milieu du bateau a été déposé le corps d'une femme entre 30 et 40 ans. La tête de la défunte, qui reposait sur un oreiller de plumes, avait reçu un coup d'épée ou de hache. La femme était vêtue d'une robe de couleur rouge tissée de fils d'or, et portait des gants en fourrure de chat, un collier de perles de verre et d'ambre, deux broches dites « tortues » en argent doré, une bague d'orteil et un anneau d'or au pouce. À ses pieds, un squelette de félin a été trouvé, lui aussi posé sur une couche de plumes d'oiseaux. Éparpillées autour des deux corps, des bourses de cuir remplies d'ossements d'oiseaux et de petits rongeurs, d'une pelote de déjection de hibou, de graines de jusquiame noire et de cannabis, deux plantes potentiellement utilisées lors de rituels à caractère religieux. Une petite boîte en métal contenant du blanc de plomb se trouvait sur le fémur de la défunte, probablement placée initialement dans la poche de la robe au moment des funérailles. Ce colorant lui permettait peut-être de se farder lors des rituels. Le long du flanc droit de la femme, à l'intérieur du bras, était placé un bâton en fer de 80 centimètres de long, auquel devaient être attachés à l'origine des plumes et des morceaux d'étoffe dont les traces ont été prélevées au sol. Il s'agit probablement du bâton-seidr, attribut des femmes possédant entre autres le don de prophétie dans la société scandinave ancienne. À sa gauche se trouvaient une lance, un bouclier et une patène en argent, très détériorée, probablement réalisée en Irlande vers le milieu du VIII^e siècle. La sépulture daterait du tout début du IX^e siècle de notre ère. Cette tombe serait la plus ancienne sépulture scandinave découverte à ce jour dans les Îles Britanniques, elle remet en question le préjugé selon lequel seuls les hommes participaient aux premiers raids. La richesse de la tombe confirme que la défunte était une personne de haut rang, détenant sans doute une fonction à caractère religieux. Cependant, la présence d'armes dans la tombe interpelle les archéologues,



et tendrait à nuancer cette hypothèse. La patène est aussi un élément perturbant dans un contexte de funérailles sans conteste préchrétiennes. Les résultats des recherches menées par le docteur Breskins et son équipe apporteront des éclaircissements sur la signification de cette exceptionnelle sépulture et le rôle ambivalent de cette femme dans le contexte des premiers raids vikings sur les rivages écossais.

Dans le cadre doré posé sur le manteau de cheminée, Ben sourit au photographe du *Guardian*. Il pose fièrement à côté de la tombe, par une splendide matinée. May avait tenu à encadrer ce premier papier paru après la découverte de celle que l'on appelle depuis « la sorcière d'Ulva ». Ben hait cette expression. May aussi s'était mise à en faire usage, peu avant de quitter le domicile conjugal et de demander le divorce. « Ta sorcière »...

Ben retourne le cadre face au mur. Depuis ce premier article, aucun journaliste n'avait plus pris la peine de poser un regard un peu intelligent sur le sujet, ni la moindre question neuve, surprenante, fertile. Chacun répétait à peu près ce qu'un autre avait écrit, et ces quelques maigres informations défilaient sur les réseaux sociaux, attirant des likes et des commentaires tous plus ineptes les uns que les autres. Ben était allé dans les écoles, parler de la tombe à des enfants de 8, 9, 10 ans, et il avait recueilli auprès d'eux plus de réflexions pertinentes, sensibles et spirituelles que chez n'importe quel adulte, y compris ses collègues des universités. Ses connaissances et amis, curieux de son métier lorsqu'ils étaient jeunes, n'en avaient plus grand chose à faire ; eux-mêmes avaient bien souvent abandonné leurs rêves et accepté la morosité de l'existence. Ben pourrait mettre au jour le tombeau d'Alexandre, cela leur ferait autant d'effet qu'une bonne averse. Ils lèveraient à peine le nez de leur portable en s'exclamant : Waouw, super, ça ! Alexandre comment ?

Ben avait longtemps été un scientifique adepte de la prudence absolue, il avait passé 20 ans à prôner le doute, toujours, en toutes circonstances, à mettre en garde contre les sirènes de l'interprétation. Ne rien avancer que l'on ne puisse prouver. Ne pas trop croiser les disciplines des sciences humaines pour éviter d'être tenté de faire appel à l'imagination. Se taire plutôt que de prendre des risques. Comme si quiconque pouvait jamais prétendre cerner véritablement une réalité disparue depuis des

siècles. Quelle prétention, sous couvert d'humilité... Voilà donc les inepties qu'il avait apprises à l'université, et qu'il s'était appliqué à transmettre consciencieusement à ses élèves. Il partageait cette pusillanimité avec nombre de ses collègues, c'était une sorte de maladie qui leur tombait dessus très jeunes et leur coupait les ailes, les rendaient secs et stériles. Impuissants, mais rigoureux, douillettement satisfaits d'eux-mêmes. Mais les choses avaient changé pour lui ces deux dernières années : cette femme de un mètre soixante-six, au crâne fendu et aux dents cariées, morte douze siècles plus tôt, avait balayé ses principes, avait bouleversé toutes ses certitudes, l'avait emmené en des contrées où jamais il n'aurait pensé se rendre. Elle avait fait de lui un homme.

Par la baie vitrée, Ben observe un rayon de soleil percer un énorme nuage anthracite jusqu'à le déchirer. Il éprouve un pincement dans l'abdomen, juste au moment où la masse sombre s'ouvre pour laisser se déverser le torrent de lumière. Il repense à son rêve, toujours le même, presque chaque nuit depuis deux semaines : il revit le moment précis où il aperçoit la main, émergeant de la terre tourbeuse et odorante ; longue main gauche aux os parfaitement alignés, au pouce encerclé d'un anneau d'or, reposant sur le thorax rempli de terre. Dans le rêve, la main n'est jamais celle d'un squelette. C'est une main couverte de chair, pâle et ferme, dont il sait intimement le contact dans la sienne, une main tiède, vivante, qui s'ouvre et se tend pour le toucher.

Bientôt la dépouille sera exposée au public, d'abord au sein d'une exposition temporaire qui débutera au British Museum à Londres, et ensuite dans une salle spécialement consacrée à sa découverte au Musée National d'Écosse à Édimbourg. Ben se dédiera à d'autres recherches, à d'autres problématiques. Se projeter dans un tel avenir ne fait qu'augmenter l'angoisse qui a commencé à creuser son sillon en lui depuis quelques semaines. Depuis qu'il sent approcher la fin. Mais la fin de quoi au juste ? Il lui semble que le jour où la morte sera livrée en pâture au monde, dans son cercueil de verre, il l'aura perdue à jamais. Il sent un frisson courir le long de son échine dorsale, s'ébroue, vide sa tasse de thé.

L'horloge indique bientôt 10h30. L'heure de partir s'il ne veut pas être en retard à son cours « Paysage et pouvoir dans l'Écosse médiévale ». Les élèves

de master sont peu nombreux et plutôt intéressés. Pauvres gosses : il va les rencontrer avec des pieds de plomb. Il enfle sa parka, ramasse sa tasse et son assiette et les pose dans l'évier, déjà rempli de vaisselle sale. La maison est ignoble depuis que May est partie. Il devrait faire appel à quelqu'un... Il enfonce sa casquette sur sa tignasse grisonnante et s'en va par les rues mouillées, dans la lumière mauve d'un ciel écossais somptueusement indécis.

*

En sortant de la bibliothèque, il erre un peu au bord du fleuve vers l'ouest pour se dégourdir les jambes et chasser sa lassitude. Il vient de prendre un café avec la petite Heather Kieffe, qui voulait lui parler de son PhD. Il avait oublié de quoi il s'agissait et l'écoutait distraitement lui exposer pour la seconde fois son projet. Elle voulait étudier un certain motif de nœud sur les croix de pierre sculptées en Irlande et en Écosse, entre 750 et 900. Bon... « D'accord, mais pourquoi ? », lui avait-il demandé. La fille était désappointée, elle restait muette, mais il insista, il fallait que son étude ait un sens, sinon pour lui, au moins pour elle, on ne pouvait pas, à 24 ans, perdre trois ans de son temps à comparer des foutus nœuds sur une vingtaine de foutues croix, non, on ne pouvait pas faire ça, c'était indécent, ennuyeux à mourir, ça coûtait cher, et il y avait le réchauffement climatique, et la fin du monde qui approchait, n'avait-elle rien d'autre à faire de ses journées avant la fin du monde ? La fille éclata en sanglots. Il lui proposa un mouchoir en papier, s'excusa, lui conseilla de demander à un autre professeur de diriger ce travail, mais elle lui dit qu'elle le voulait, lui. Lui et personne d'autre. Elle hoquetait comme un enfant. Les étudiants dans la cafeteria les regardaient de travers, comme s'ils assistaient à une dispute de couple. Il se serait senti très mal à l'aise encore quelques mois plus tôt, mais toutes ces paires d'yeux indiscrets, outrés, avides, stupides, le laissaient aujourd'hui complètement indifférent. Il eut même l'audace de toucher le bras de la fille en larmes pour l'apaiser. Elle frissonna, leva sur lui des yeux d'une ardeur presque érotique. Du désir, voilà ce qu'il voyait dans le regard gris, enfantin, coléreux. Il sourit. Non, il ne pouvait pas accepter de diriger sa thèse. Diarmaid Clyde ferait ça très bien. Ou Marianne Blackfoot. Heather renifla de plus belle. « Et si vous me proposiez un sujet ? » hoqueta-t-elle. Si tu savais, enfant, comme tout ça



m'épuise... Il n'avait pas parlé mais l'expression de Heather changea, elle l'observa longuement avant de lui dire, dans un murmure : « Pauvre Monsieur Breskins... » Ses yeux le couvaient d'une tendresse et d'une compassion qui l'inquiétèrent une seconde. Que voyait-elle en lui ? Heather se leva, prit ses livres et ses fardes de cours qu'elle serra contre sa poitrine comme s'il s'agissait d'un être vivant, et le quitta sans un mot. Il la trouva soudain très belle.

Il atteignit le quartier de Thornwood, poussa jusqu'à Victoria Park, alla s'affaler sur un banc. Cela faisait exactement deux ans, six mois, trois semaines et cinq jours qu'il avait découvert la tombe. Heureux mais pas très surpris quand la terre avait révélé son trésor. Parce qu'il savait. Depuis des mois il savait. Comment savait-il ? Aucune idée. Cela n'avait rien de raisonnable, de scientifique. C'était une intuition née alors qu'ils étaient en vacances sur Mull, avec May et un couple d'amis. Un soir qu'ils faisaient le tour d'Ulva, il avait été ébranlé, appelé, pourrait-il dire, comme Paul sur le chemin de Damas. Il était retourné sur la petite île, et son intuition avait lentement grandi en lui pour devenir une certitude. Il avait arpenté Ulva durant des jours, seul, par tous les temps et, un soir, il avait vu le tertre. Il était passé par là des dizaines de fois, mais jamais auparavant la levée de terre ne lui était apparue comme la conséquence d'un geste, d'une volonté humaine. C'était sans doute la lumière rasante de cette fin de journée, qui découpait la moindre courbe du paysage, le moindre relief et le transfigurait, en augmentait la présence, l'aura. Voilà ce qu'il tentait parfois d'inculquer à ses élèves depuis : il faut être attentif aux lumières, aux atmosphères, à tout ce qui est cher au peintre, au poète, et que les hommes du passé reconnaissent mieux que nous ; c'est alors que l'espace, que le paysage se donne véritablement et offre ses profils secrets, un peu comme un être humain.

La butte avait donc soudain raconté quelque chose. Et les analyses préalables aux fouilles avaient confirmé l'intuition. Alors la terre s'était ouverte. Quand il se souvient des premiers jours de fouilles, il ressent encore cette impression de renaissance, ou de naissance. Car jusque-là il n'avait pas véritablement vécu. Durant près de 47 ans, il avait erré dans des sortes de limbes, où la réalité semblait séparée de lui par un voile. Il y avait eu autre chose, avant,

pourtant... Une adolescence exaltée, pétrie de rêves, de fantasmes, où il se voyait faire de l'archéologie comme on part à la conquête des pôles, comme on écrit des romans, avec le même feu, le même désir ardent de faire vivre, d'incarner. Mais déjà à 25 ans il était fini, desséché, un petit vieux prétentieux en pull Jacquard. Son incapacité à éprouver intensément les choses, à interagir avec les gens, à se passionner pour le simple fait d'être au monde l'avait éteint, et il avait abordé l'existence des morts avec la même froideur, la même réserve que celles qu'il manifestait à l'égard de sa propre vie.

Jusqu'à ce qu'il la rencontre. Elle. *Skalmöld*. Temps des épées. C'était le nom qui était inscrit en runes sur le fer de la lance trouvée à son côté. *Skalmöld*. Ce n'est peut-être pas le nom de cette femme. Ou pas seulement. Ou pas tout le temps. Parfois elle était Temps des épées, parfois non. Parce que les anciens Scandinaves ne partageaient pas notre approche cloisonnée, rigide, imperméable des êtres et du monde. *Skalmöld* est le nom d'une Valkyrie. Une de ces entités surnaturelles féminines qui choisissent quels guerriers vont mourir au combat. Oui, comme dans Wagner, avait-il répondu des dizaines de fois depuis la découverte.

Mais la morte est aussi une prêtresse, une devineresse, une sorte de chamane. « Une chamane ? Comme chez les Indiens d'Amazonie ? Je pensais que ces Scandinaves étaient quand même des gens comme nous... », avait chevroté une vieille femme lors d'une conférence à York. Il avait fait un effort pour ne pas la sommer d'expliquer ce qu'elle entendait par « gens comme nous », mais avait simplement répondu avec mépris : « Oui, chère Madame, une chamane, vous avez bien entendu, quoique ce terme soit sans doute impropre à décrire une réalité complexe comme celle que devait vivre cette femme morte il y a plus de 1200 ans... Mais en effet, cette femme enterrée sur l'île d'Ulva avec un chat était une sorte de magicienne associée à la plus importante des déesses, Freyja ; Freyja dont le char était tiré par 2 chats. D'où venait l'animal trouvé dans la tombe ? Il a voyagé avec les membres de l'expédition, on sait aujourd'hui que les Scandinaves prenaient la mer avec des animaux. Ce félin, et nous le savons grâce à l'analyse isotopique des os, a traversé les mers avec sa compagne humaine, a été sacrifié et placé à ses côtés pour faire le voyage avec elle dans

l'autre monde. La femme enterrée sur Ulva était une personne qui entretenait des liens avec les esprits, les puissances ou les dieux, les océans, les animaux, les arbres, les vents, et le reste du cosmos. Elle guérit, maintient la vie et donne la mort, prédit l'avenir, voyage dans le temps et dans l'espace, convoque les esprits, jette des sorts, envoûte et lie tout ce qui existe. Elle est révérée et crainte. Vénérée et honnie. Elle est la *völva*, la détentrice du savoir donné à l'aube du monde par la déesse Freyja au dieu Odin ; le plus noble, le plus haut savoir qui existe. C'est une de ces femmes puissantes qui révèle à Odin la fin des mondes, le *Ragnarök*, le destin final des puissances. Ou, si vous préférez, le crépuscule des dieux. »

La vieille s'était un peu étranglée, et le reste de l'assistance avait poussé un profond et large soupir, une ample respiration commune ; cela lui avait fait penser aux enfants qui l'écoutaient leur raconter les mythes scandinaves ou celtiques : ils étaient pleinement dans l'instant, immergés dans le récit, convaincus de sa portée essentielle, mystérieuse, originelle. Pour une fois ce soir-là, devant ces braves Anglais, Ben s'était laissé aller à son humeur épique et romanesque, il s'était surpris à frissonner de ce qu'il leur livrait, de ce qu'il avançait sans aucune preuve mais qui, pour lui, ne faisait plus le moindre doute à cet instant : prêtresse, devin, guérisseuse, intermédiaire entre les hommes et les entités non humaines, la femme d'Ulva était tout cela et bien plus - placée sous l'égide d'une Valkyrie nommée Temps des épées, elle partageait avec cette entité des pouvoirs, qu'elle utilisait pour offrir sa protection à un guerrier. « Car la Valkyrie et son guerrier forment un couple, figurez-vous, uni sexuellement, inséparable, parfois jusque dans la mort. Il se peut que cette femme ait été liée au chef d'une bande armée, qu'elle ait été sa protectrice, son amante, celle qui lui révélait l'avenir, attirait le sort favorable sur sa tête et celle de ses hommes, présidait aux sacrifices en l'honneur des dieux. La Dame d'Ulva faisait partie d'une expédition venue de Norvège au début du IX^e siècle. Peut-être s'agit-il des individus qui ont attaqué le monastère d'Iona et assassiné soixante-huit de ses moines en 806. La patène en argent est tout à fait susceptible d'avoir été volée à Iona. L'île est visible depuis Ulva, par temps clair, et c'est sur Ulva que ces aventuriers du nord avaient peut-être installé leur camp de base. Au lieu de servir de butin, d'être fondue, la patène a été endommagée

volontairement, cabossée à l'aide d'un objet contondant, la croix au centre grattée, partiellement effacée. C'est, je crois, un acte symbolique de négation du pouvoir de la religion chrétienne, de la part de gens qui revendiquaient leur culture dans un monde occidental gangrené par le christianisme, aux prises avec l'empire carolingien en pleine expansion. Ceci renforce la thèse que je partage concernant les raisons des raids vikings à partir du VIII^e siècle : les Scandinaves connaissaient la politique féroce de Charlemagne envers les Frisons et les Saxons, des peuples qui leur étaient culturellement proches ; les Saxons furent exterminés, déportés, baptisés de force sous peine de mort, leurs sanctuaires démolis, leurs arbres sacrés abattus. Les premiers raids vikings, qui visaient essentiellement les monastères, vengeaient les Germains du continent, et constituaient une menace envers ceux qui auraient le projet de faire subir le même sort aux Scandinaves. »

Il avait peint un tableau légitime des premières attaques vikings, dans lequel la Dame d'Ulva occupait un rôle de première importance, incarnant les valeurs d'une civilisation encore libre du joug chrétien, défendant dans le sang, le bruit et la fureur, une spiritualité, une vision du monde, une profonde, irréductible, merveilleuse altérité. C'était cela qu'elle lui avait fait découvrir et aimer passionnément, pour la première fois en vingt ans de métier : la liberté de peuples qui refusaient de renoncer à eux-mêmes.

Les gens s'étaient levés en applaudissant comme devant un spectacle, dans cette salle glauque éclairée aux néons et sentant le vieux et la poussière, où il avait entendu quelques personnes de son acabit plonger leur audience dans un profond sommeil à force d'ânonner du vent. Ce soir-là remontait à cinq ou six mois, et depuis il était régulièrement sollicité pour parler de la sorcière d'Ulva. Il avait accepté deux ou trois invitations, mais le cœur n'y était plus. Il avait eu le sentiment de se répéter, sans joie et sans inspiration, il était vidé de cette belle énergie, de cette confiance, de cette avidité de transmettre, d'incarner, qui l'avaient habité à York. Il était dépossédé. Et de nouveau assailli par le doute. Peut-être avait-il trahi la morte ? Avait-il failli à toucher un peu de sa vérité par-delà les siècles ? Peut-être que ces histoires de Valkyries, de chamanes, de guerrières, de vengeance, étaient les divagations de son esprit moderne, exalté et borné à la fois, pathétiquement

en manque d'épique et de romanesque, dénaturé par une forme de puéril romantisme wagnérien, et Dieu sait quoi d'autre.

Le soir est descendu sur le parc, l'humidité crue lui tombe brusquement dessus comme un suaire. Il devrait rentrer chez lui, se réchauffer le plat préparé qui l'attend parmi une douzaine d'autres rangés dans le congélateur, s'installer devant un stupide reality show jusqu'à ce que la fatigue s'abatte et le fasse sombrer. Sombrer, dériver, et rêver d'elle. Elle s'invite dans sa conscience en sommeil, et lui révèle des choses, lève un peu le voile du mystère. Mais au matin tout a disparu, ne flottent dans son esprit embrumé par le réveil que des impressions, des lambeaux d'images, d'atmosphères, très lointaines reliques sensuelles de moments pleinement vécus en rêve avec elle.

Avant le sommeil libérateur, il lui faudra affronter la pile des épreuves qui le défie depuis des semaines. Le livre qui doit paraître en même temps que commence l'exposition au British Museum. Il ne parvient pas à relire ce texte sec et désincarné : « Nous ne pourrons pas résoudre toutes les énigmes que pose cette sépulture exceptionnelle. Il faut accepter de ne pas savoir ce que faisait cette femme dans cette partie de l'Écosse à l'aube du IX^e siècle, quelles fonctions religieuses elle revêtait exactement, si elle était ou non une combattante, et bla bla bla ». Aussi maigre, au fond, que le premier article du *Guardian*. Ce sont les mots de quelqu'un d'autre, d'un lâche. Quand il se relit, il a envie de vomir. De demander pardon. Pardonne-moi, toi qui reposais sous la terre et que je suis venu agresser, violenter. Profaner. Pardonne au pauvre homme perdu et stupide, qui échoue sans aucun doute à se représenter celle que tu fus, et n'a pas le courage de te peindre telle qu'il t' imagine.

Il se souvient très clairement du jour où l'ostéologue lui a livré ce qu'elle savait : les os révélaient des cicatrices de blessures guéries, infligées par des armes blanches, ce qui n'avait fait que confirmer ses convictions : cette femme était aussi une combattante, ou l'avait été. En 35 ou 40 ans, à l'époque, on pouvait avoir vécu plusieurs vies. D'ailleurs elle n'avait pas été inhumée avec une épée, l'arme de guerre par excellence, mais avec une lance, un attribut des Valkyries. La blessure à la tête a sans doute provoqué la mort, se risquait l'ostéologue, mais la femme était atteinte d'un cancer des os, qui

l'aurait tuée quelques mois plus tard, peut-être un an ou deux tout au plus. Quelle souffrance cette maladie lui avait-elle causée ? Lui permettait-elle de se battre encore ? Il est convaincu que le coup d'épée lui a été donné par un homme de sa bande. Un homme ou une femme, d'ailleurs, pourquoi pas ? Ben était toujours victime de ces préjugés phalocrates qui empoisonnaient encore sa profession. En tous cas, ce n'était pas un coup porté par un ennemi lors d'une bataille. Il avait demandé aux enfants dans les écoles ce qu'ils en pensaient, et une gamine de huit ans lui avait répondu solennellement : « Elle voulait mourir comme une guerrière et aller au grand banquet des dieux ». Mais évidemment ! Imbécile qu'il était.

Ceux et celles qui périssaient de maladie, de vieillesse ou par accident n'étaient pas admis dans le *valhöll* auprès d'Odin, ni chez Freyja, au *folkvangr*. Ces infortunés ne pouvaient prétendre qu'à *hel*, ce lieu vague tenu par une sinistre entité du même nom. Il avait pris la gamine par les épaules et l'avait embrassée chaleureusement, devant les autres enfants et la maîtresse ébaubis. C'était à peu près le moment où Jack Roy, le président du département d'archéologie, l'avait convoqué dans son bureau. « On raconte que vous avez parfois des comportements étranges... Vous proposez à vos étudiants d'écrire des poèmes, vous délaissez tous les projets qui ne concernent pas la tombe d'Ulva, de même que les thèses de doctorat qui n'ont aucun rapport avec elle. Il faut vous ressaisir, mon vieux. Prenez un congé, ou une année sabbatique, je ne sais pas, moi. Et sinon, comment va votre épouse ? Elle se passionne toujours pour la peinture sur galets ? » C'était le bois flotté, mais il ne releva pas. Il n'avait pas suivi les conseils de Roy, parce qu'il savait confusément que la folie le guettait s'il coupait les ponts avec ses collègues, ses étudiants, le quotidien qui était le sien depuis des années.

L'inauguration de la salle de la tombe d'Ulva se fera en grande pompe, en présence de la première ministre écossaise, de la princesse de Galles et de la ministre de la culture norvégienne. Ben se représente la scène très souvent, et cela est toujours accompagné par un besoin irrésistible de disparition. Il avait refusé de voir la reconstruction faciale de la morte, il préférerait conserver ce que son imagination avait créé : un visage qui ne se donnait jamais complètement, dont

les traits se dérobaient, un peu comme en rêve, quand on échoue à découvrir pleinement, frontalement, le visage de la personne qui nous accompagne, une personne que nous avons l'impression de connaître intimement, et qui cependant reste un mystère. Une fois l'exposition lancée, il ne pourra plus ignorer le visage définitivement fixé, figé par l'imprimante 3D, reproduit à l'infini, et qui hantera le net *ad nauseam*.

De nouveau la vision de la main tendue vers lui vient le visiter. Ce n'est plus comme dans le rêve, un geste calme, intime, de contact. Il y a une urgence cette fois, une crispation, c'est... comme un appel à l'aide. La nuit l'enveloppe à présent. Les promeneurs ont déserté le parc. Il lui semble distinguer des murmures derrière un buisson. Il se lève sans bruit, se met à marcher en direction des voix. Par terre, à moitié cachés par les branches, deux jeunes gens font l'amour. Ce ne sont que deux silhouettes, la fille au-dessus du garçon, elle a les cheveux très longs, bouge lentement sans un son, il lui tient les fesses et halète un peu. Elle se fige soudain, tout son buste semble s'étirer vers le haut, vibrer d'une grande tension. Et de ses lèvres s'échappe un son étrange, qui évoque à Ben le bruit d'une bouilloire quand elle commence à frémir. Il est un peu interdit devant la scène, comme s'il assistait à quelque chose qui lui fut familier, un jour lointain.

De retour dans sa petite maison trois-façades du quartier très convenable de Giffnock, il sort sur la terrasse et allume une cigarette. Un vieux paquet laissé par May. Lui ne fume plus depuis quinze ans. Mais ce soir il s'y remet. La première bouffée provoque aussitôt la toux. Il fait quelques pas vers le fond du jardin, se retourne, observe la cuisine, blanche, fonctionnelle, sans âme. Son regard glisse vers le salon juste à côté, tout aussi dénué de caractère, d'objets intéressants, ou simplement beaux. Il avait déjà obtenu que sa femme n'expose que deux de ses propres œuvres, un bois orné d'un reptile non identifié, l'autre d'une théière fleurie accompagnée de deux tasses. May lui avait dit une fois : « Pour un archéologue, tu ne proposes pas grand chose pour décorer... » Qu'est-ce qu'elle voulait dire ? Il n'allait pas exposer un crâne ou un fer de lance rouillé... Au-delà du petit salon avec ses fauteuils en vilain velours beige, la salle à manger, désespérément « comme il faut », triste, étriquée, montrant tous les signes d'une pièce aménagée pour faire fuir la

joie, la fraternité, l'ivresse. Il doit quitter ce lieu. Il étouffe ici. Mais pour aller où ? Une île, un morceau de rocher presque déserté par les humains, encerclé par l'océan, perdu dans l'Atlantique... Une petite bruine à la vague senteur de pot d'échappement a commencé à pénétrer dans ses os. C'est comme ça dans cette ville, d'abord les os, et après seulement, la surface, la peau, les vêtements, les cheveux. Il va mettre des heures à se réchauffer. Mais une idée de génie lui traverse l'esprit : il décide de faire un bon feu avec les épreuves. Le voilà qui dispose les feuilles dans la cuve de métal du barbecue, avec une belle humeur et une énergie qu'il n'avait plus éprouvées depuis longtemps. Les flammes se mettent à danser dans la nuit, lui offrent un profond réconfort, car il sait, devant la combustion de ces feuilletés stériles essentiellement remplis de notes en bas de page, qu'à partir de cet instant, sa vie ne sera plus jamais la même.

*

La police a été appelée ce matin par l'Université de Glasgow suite à la disparition du corps de la Dame d'Ulva. Cette femme fut découverte dans un bateau-tombe de l'époque viking, sur l'île d'Ulva dans les Hébrides intérieures en avril 2021 par l'archéologue Benedict Breskins. La dépouille, consistant en un squelette entièrement et parfaitement conservé, a, semble-t-il, été dérobée dans un local de l'université durant la nuit du samedi 28 au dimanche 29 octobre. Le contenu de la tombe, constitué de nombreux objets d'une valeur historique inestimable, a lui aussi disparu. Selon les premières investigations, il apparaît comme une possibilité que le vol ait été commis par un individu possédant le pass qui permet l'accès aux salles où sont entreposés les artefacts issus des fouilles. La Dame d'Ulva constitue sans doute la découverte archéologique la plus importante dans les Îles Britanniques au cours des dix dernières années. Elle devait faire l'objet d'une exposition d'envergure internationale, qui aurait débuté au British Museum le 1^{er} décembre.

*

Une brise du nord souffle doucement sur Ulva, cernée par une eau immobile. Il est passé par la forêt et la source, puis a pris la direction du sud et des falaises basaltiques. Il ralentit le rythme, diffère le moment de retrouver le lieu de l'inhumation. L'impatience le

tient, teintée d'inquiétude. Qu'est-il venu chercher ? Le jour se lève, et la lumière hivernale, légèrement noyée de brume, floute les choses ; les montagnes de Mull semblent fantomatiques et lointaines. Au sud, Staffa se laisse à peine entrevoir, la forme qui émerge n'est qu'une vague évocation de la masse formidable qui trône sur la mer par temps clair. Au-delà, Iona semble ne pas exister. Pourtant elle est bien là, calmement posée sur l'eau qui, autour de ses rives de roches lumineuses, doit ressembler à une plaque de métal luisant comme une lame d'épée. Des centaines de fois a-t-il tenté de se projeter en ces lieux à l'époque où les hommes du nord y accostaient ; si souvent a-t-il en vain cherché à voir, avec son œil intérieur, le moment où la Dame d'Ulva posait le pied ici, et dans un regard, dans une respiration, prenait la mesure de cet archipel à explorer, à conquérir, à peupler, à célébrer. À terroriser et à imbiber de sang.

Il approche de l'endroit que rien ne désigne plus comme une sépulture, ou un lieu de fouilles. Le tertre est impossible à identifier dans le paysage. Le tertre vide... Cette idée lui tord le cœur, il accélère le pas, son sac à dos pèse sur ses épaules, il trébuche dans une marre, reprend son ascension sur la lande. Le voici sur l'éminence tourbeuse, que la bruyère a entièrement recouverte. Il se libère du sac, le pose délicatement par terre, s'assied, contemple la mer et les morceaux de terres immergées, qui semblent à peine jaillir de l'océan primordial. Il se couche sur la tombe, ferme les yeux. Lui revient en mémoire une ancienne ballade irlandaise que sa mère lui chantait enfant.

*I am stretched on your grave
And I'll lie there forever
If your hands were in mine
I'd be sure we'd not sever ¹*

Il glisse une main dans la bruyère, reste interdit. Il ne reconnaît pas cette main. Ce n'est pas celle d'un homme de 50 ans, mais bien la main lisse, nerveuse d'un jeune homme, d'un adolescent. Il se redresse, découvre dans un vertige les vêtements qu'il porte, le cher vieux chandail en laine ocre tricoté par sa grand-mère.

1 Je suis étendu sur ta tombe
Et je resterai là pour toujours
Si tes mains étaient dans les miennes
Je serais certain que nous ne sommes pas séparés

Un peu trop petit pour lui, et usé aux coudes. Il n'a pas de lunettes et n'en a pas besoin. Il a 16 ans de nouveau. Enfin, songe-t-il en soupirant de soulagement. Comme s'il avait longtemps attendu cette métamorphose, qui ne serait qu'un juste retour des choses.

La lumière a changé. Le brouillard s'est dissipé, laissant apparaître l'île de Staffa, vaisseau de pierre noir contre le vert du ciel. Une voix s'élève, qui chante dans une langue inconnue. Il se retourne. Elle marche vers lui, vêtue d'une peau d'animal jetée sur une tunique de laine grise. Elle lui sourit, elle le connaît bien. Lui aussi la connaît. Il l'attendait. « Je t'attendais », lui dit-il dans cette langue qui lui paraissait étrangère un instant plus tôt. Elle arrive à sa hauteur, s'assied à ses côtés, se met à mâcher une graminée, en plissant les yeux devant la vue. Il pense qu'elle doit trouver ridicule son chandail, et se demande pourquoi il ne porte pas lui aussi une chaude fourrure. Elle ne le regarde pas, mais il sait l'ironie, la complicité dans ses iris d'un gris clair moucheté de noir. Un souffle de vent soulève une mèche de cheveux dans sa nuque, d'où s'échappe la soudaine et puissante odeur fauve de la fourrure mêlée à la sienne. Sur la mer glisse un *snekkja* bardé de boucliers. On hisse sa voile multicolore. Des voix montent du pont dans l'air limpide. Une silhouette agite le bras vers eux. Elle répond par le même geste. Une ombre plane, loin au-dessus du bateau, c'est un pygarque à queue blanche, prêt pour la chasse. Des effluves de tourbe fumée sont apportés par le vent. Quelque chose les attend. Le jour qui commence, l'aventure, ou peut-être juste une longue marche, l'observation du ciel. La jeune femme se met debout, lui tend la main pour l'aider à se relever ; cette main régulière, chaude, pâle et ferme, au pouce de laquelle brille l'anneau d'or.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright texte : Emmanuelle Pirotte (2023)
Copyright illustration de couverture : Allegra Sbille

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2023/7823/9
ISBN : 978-2-930964-84-3

Historienne puis scénariste, Emmanuelle Pirotte publie son premier roman, *Today we live*, en 2015. Traduit en 15 langues, il recevra de nombreux prix dont celui des lycéens de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2017. Ensuite paraîtront d'autres romans abordant des thèmes tels que l'histoire ou l'épuisement de civilisations, à travers la science-fiction notamment. Emmanuelle Pirotte a reçu une bourse création de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2020.



© Leonardo Cendamo

De la même autrice :

D'innombrables soleils, Paris, le Livre de poche, 2022.

Les reines, Paris, le Cherche midi, 2022.

Rompre les digues, Paris, Philippe Rey, 2021.

D'innombrables soleils, Paris, le Cherche midi, 2019.

Loup et les hommes, Paris, le Cherche midi, 2018.

De profundis, Paris, le Cherche midi, 2016.

Today we live, Paris, le Cherche midi, 2015.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES